

L'odeur d'un caillou

Réjean Beaudoin

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32648ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (2000). L'odeur d'un caillou. *Liberté*, 42(1), 120-125.

En toute liberté

RÉJEAN BEAUDOIN

L'ODEUR D'UN CAILLOU

*Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever,
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.*

Charles Baudelaire, « La cloche fêlée »

C'est la lente saison du brouillard. Des couches de nuages lourds s'amoncellent autour des montagnes vaporeuses. Noyée dans le flou de ses formes, la ville conserve son charme photogénique. Toutes les rues mènent à la plage. Les parapluies ont des couleurs de parasol. Les cargos mouillés dans la baie émettent leur plainte sourde à intervalle régulier, signal d'urgence qu'on dirait aggravé par l'immobilité des colosses flottants.

Vancouver a renoncé au sérieux des cubes de béton qui défient la hauteur du ciel : ses tours ne s'élèvent que par jeu. Profonde vacuité des emblèmes. Les armes d'une cité désarmante. Singulier alliage de gravité naturelle et de sourire ludique. L'installation urbaine n'a pas coupé les ponts avec la topographie du lieu qui enserme la ville côtière d'un dessin compliqué de péninsules et de bras de mer entrelacés. Les buildings n'arrivent qu'à se montrer insignifiants dans ce décor trop grand pour eux.

Je prends le chemin de la mer. La civilisation gisante s'allonge en troncs d'arbres monumentalement alignés

dans le sable. Je fouille du regard pierres et coquillages dont je compose de petites collections au gré des promenades. Soulevant une chose luisante dans une mare d'eau croupie, je fourre l'objet dans ma poche. Une fois séchée, la jolie pierre verte n'est plus qu'un vulgaire caillou gris entre l'odeur des algues et le bruissement des vagues.

Au département des langues étrangères

Attablé avec un collègue dans un restaurant du centre-ville, j'attends le pichet mousseux de bière en fût. Nous discutons en français autour du menu. Arrive le garçon qui regrette aussitôt de ne pouvoir nous servir dans cette langue; il a trituré les quelques mots qu'il en connaît pour se dire laborieusement désolé de passer à l'anglais. L'aimable jeune homme a fait tout son possible avec une aimable courtoisie. Mon collègue se met en frais de l'excuser: c'est qu'on n'a pas l'habitude « des langues étrangères », suggère-t-il, dans ce quartier. La parade se veut élégante, mais à côté du quartier chinois, l'argument me laisse songeur.

Ayant compris l'intention d'accréditer la bonne foi de l'établissement, je m'abstiens de relever la nuance entre langues étrangères et langues officielles. Je sais du reste que la remarque est sans arrière-pensée, mais il n'en reste pas moins que l'homme a presque vingt ans d'expérience dans l'enseignement d'un idiome qu'il continue à traiter d'étranger dans la troisième ville en importance du Canada. Lapsus ou lapalissade? A-t-il seulement reconnu, sous la livrée du garçon, l'un des étudiants du département des langues étrangères?

Migrations d'objets

Tu descends l'escalier. Tu chancelles en tâtonnant entre les murs d'une cave. Tu voudrais être à la fois dans toutes les pièces de la maison. Tu appelles et pas un son

ne sort de ta bouche, quand l'obscurité pourrait s'éclairer d'un mot. Tu fermes les yeux sur la profondeur d'une nuit terrestre. Tu t'endors presque dans cet air tiède qui se joue de toi jusqu'à chasser de ton souvenir les visages à demi effacés de la vie qui court.

Tu rêves que tu circules entre les menus déplacements qui te conduisent dans la chambre, la cuisine, le salon. Ouvrir la radio. Brancher la bouilloire. Éteindre avant d'aller au lit. Le diable sait pourquoi quelque chose manque à coup sûr quand tu es sous la lampe, à ton fauteuil, à ta table de travail. Relisant « L'examen de minuit », tu descends d'un degré l'escalier sans fin du sommeil.

Vois les boîtes empilées dans la maison déserte au moment du déménagement. Dans la série complète des trente-quatre cartons ceinturés de ruban adhésif, il s'agit de retrouver le récepteur téléphonique Sony, mémoire programmable de dix numéros usuels. La diversité des marchandises usées illustre la triste dispersion d'usages livrés au gré des aveugles migrations d'objets. Tu as tout emballé toi-même, mais les catégories « vêtements », « livres », « vaisselle » n'épuisent pas toutes les combinaisons et le malheureux Sony se cachera au fond de la trente-quatrième caisse.

Là où tu t'installes, n'importe où, tu apportes le vertige et tu cours après ton cahier, ta plume, ton livre. Lorsque tu reviens, épuisé de divagations baudelairiennes, anxieux de reprendre le cours de l'idée, le mot et l'enchaînement te font défaut, et te voilà reparti en quête de couteaux, de calepins, de briquets. L'action te fige en t'égarant de bloc-notes en disquette et ainsi de suite. Qu'il est pénible de se mouvoir en songe. L'énervement des gestes paralyse ton travail agité. Chaque instant te rend à l'impasse et te relance à la poursuite du vide.

Le rêve multiplie les séquences d'une course perdue dans laquelle tu vois bien que l'énergie du monde étouffe

dans la minuscule réserve de tes forces en déperdition. Tu assouplis ton élocution pâteuse en mâchouillant les impérissables cailloux de l'éloquence.

Bête égarée

Au petit matin, j'accompagnai froidement la jeune femme jusqu'à sa voiture stationnée à deux pas de l'appartement. Son départ mettait fin à une conversation ardue. Nous avions touché le nerf de la guerre, cette liaison nouée, dénouée, jamais advenue. Au cours de la discussion conduite sans emportement, j'étais conscient de l'effort que je m'imposais pour ne pas tomber dans le drame qui couvait sous les mots. L'histoire était terminée. Le post mortem se faisait à Vancouver. Ici, il ne fait que pleuvoir. Elle sanglotait. Une ruse pour réveiller l'appétit du plat refroidi dont on dévore les restes.

Dans la rue, nous avons constaté le plein de la lune d'août avant de prendre sèchement congé. Passer droit son chemin, ce n'est laisser tomber personne. J'ai senti à nouveau le besoin de conserver mon sang-froid devant l'évidence du désastre. Le moteur a démarré, les phares se sont allumés, striant l'obscurité d'un large faisceau blanc. Le véhicule s'est mis en marche. J'ai suivi des yeux les feux de position qui s'éloignaient au bout de la rue en pâlisant. Quand je me suis retourné vers l'entrée de l'appartement, la lune éclairait le dandinement d'un animal qui marchait au beau milieu de la chaussée.

Je ne rêvais plus. La bête s'avançait à ma rencontre, mais m'avait-elle aperçu? Loup, coyote ou renard, je ne sais; ce n'était pas un chien errant. La démarche tenait d'une souplesse de l'autre monde, flair à l'affût de tout ce qui repose dans la ville endormie. L'œil allumé, le quadrupède balançait légèrement la tête, humant les odeurs déroutantes de l'urbanité. Un cheval de parade. La sauvagerie et l'élégance de ce corps ténébreux se mariaient étonnamment à son déhanchement plein de morgue.

La lune a blêmi derrière son rideau de nuages et j'ai reconnu le spectre de l'autre : l'âme en peine qui avait traversé l'entretien nocturne avec celle qui s'enfonçait dans le noir me revisitait comme le fantôme d'une bête égarée.

Cinq heures quinze du matin. Lumière glauque. Trois rats laveurs ravaudent dans le jardin. J'ai arrosé les fleurs du patio. Les corbeaux croassent du haut de l'arbre voisin.

Transports

Hors d'haleine, cheveux défaits, manteau flottant trois pas derrière, elle avait franchi le seuil en coup de vent. À la voir foncer de la sorte, je crus qu'elle allait sauter par-dessus le pupitre. J'avais reconnu l'intruse : c'était celle dont le travail ne valait pas la note de passage. Trois lignes à l'encre rouge au-dessous d'un chiffre l'indiquaient sur sa copie. La jeune fille blême, les yeux fous, s'était figée à l'arrêt. Elle restait bouche ouverte et son bras tendu laissait choir sous mes yeux l'autographe de ma main en haut de sa dissertation.

Je compris à l'instant qu'elle cherchait à rompre le silence, mais sans trouver ses mots. L'élan de son premier mouvement s'en trouvait brusquement suspendu. Je lui proposai de s'asseoir. Son air parlait plutôt de me mettre au tapis et de m'étrangler avec ma cravate. Je crus prudent de reprendre l'initiative : « Je sais ce que vous ressentez... », commençai-je à bredouiller. C'était un mauvais départ. Restée debout, raide d'indignation, elle blanchissait de colère. J'essayai encore une phrase laconique, plus maladroite peut-être que la première, puis je la vis glisser lentement une main crispée dans la poche de son vaste manteau.

J'eus le sentiment qu'elle y fouillait nerveusement pour empoigner l'arme de sa vengeance, se préparant à ouvrir le feu sur mes propos inachevés. Je retins mon

souffle coupé jusqu'à ce que la main eût enfin repêché une poignée de papiers mouchoirs dans les profondeurs du vêtement. Elle étouffait bruyamment un déferlement de sanglots. La porte était restée grande ouverte et un petit attroupement se coagulait peu à peu à l'angle du corridor rempli d'étudiants à la sortie des cours. J'avais cessé de craindre pour ma vie, mais je me rendais compte qu'il me faudrait plaider devant jury. N'ai-je pas la réputation du correcteur intransigeant ?

La naufragée se ranimait cependant. Une bonne demi-douzaine de têtes curieuses épiait la situation de loin. L'auditoire parut lui redonner courage. Elle retrouva du coup l'usage de sa langue :

— I've never been given such a mark by anyone in my life! You don't... You... You...

Avant que j'aie pu articuler une syllabe, elle avait bondi et s'était frayée un chemin entre les curieux, sans oublier de claquer la porte derrière laquelle j'écoutais s'amplifier la rumeur des témoins mis en verve. Je méditai un instant sur la scène, stylo serré entre les mâchoires, comme les pêcheurs de perles des vieilles bandes dessinées, qui mordaient leur poignard en nageant sous l'eau. La furieuse avait soigné le spectacle au quart de tour.